

ces. C'est, à coup sûr, le meilleur des remèdes contre l'ennui, voire le chagrin.

Fabienne s'en aperçut bientôt, et elle se mit à piocher la peinture, le dessin, la musique, avec une véritable ardeur.

Où, mais bientôt elle se rendit compte aussi, malgré la saine fatigue que produit le travail, elle dut reconnaître que le sommeil ne venait plus la visiter qu'aux premières lueurs de l'aube. Son appétit s'en alla. Les mets les plus délicats finissaient par lui inspirer un dégoût extrême.

Le froid intense qui sévissait à l'extérieur, givrant et blanchissant tous les arbres du parc qu'elle apercevait de sa fenêtre, ne permettait pas de donner de l'air, d'ouvrir les croisées du window, de renouveler l'atmosphère lourde, manquant d'oxygène et toujours maintenue par le calorifère à un degré très élevé.

Ceux qui ont séjourné en Russie durant l'hiver sauront ce que nous voulons dire. Cette température, toujours la même, plus que tiède, humide, devient à la longue insupportable ; il semble à tout instant que l'on étouffe, que l'on étrangle, et l'on donnerait tout au monde pour pouvoir respirer quelques gorgées d'air glacé.

A la fin, n'y tenant plus :

—Il y a un traîneau, avez-vous dit ? fit-elle à Zorka, qui s'ingéniait vainement à varier les menus et à la distraire.

—Oui, Excellence !... Et si mademoiselle le veut, c'est moi qui conduirai les chevaux, pas d'autre... Et Son Excellence verra qu'ils me connaissent bien et m'obéissent à la parole.

—Soit !... Une promenade en traîneau me rendra peut être l'appétit et le sommeil.

Zorka sortait, Fabienne l'entendait crier, donner un ordre d'une voix glapissante. Puis la Tzigane remonta aussitôt.

—Là ! dit-elle, il ne faut pas que Son Excellence attrape froid, car le froid est mortel.

—Qu'importe ? dit Fabienne. Maintenant, je ne tiens plus à la vie... La mort serait un bienfait pour moi... J'ai la lâcheté seulement de redouter la souffrance.

Zorka lui répondit aussitôt :

—Et ce serait le plus grand des malheurs de voir mourir une merveille de la création telle que Son Excellence.

—Hélas ! s'écria la prisonnière, c'est ma beauté qui a certainement causé mon malheur !

Tout en parlant, la Tzigane vêta sa maîtresse d'une chaude pelisse, d'un capuchon de loutre, puis elle lui passait aux pieds des chaussons de soie fourrée et par-dessus une paire de bottes de feutre.

—Si mademoiselle, dans le cours de la promenade, veut descendre et marcher, elle est certaine de ne ressentir ni les atteintes de la neige ni celles de la glace.

Fabienne se trouvait, effectivement, complètement emmitouffée.

Elle descendit alors, conduite par Zorka, un escalier à dalles de pierre, garni d'une rampe en fer forgé.

Devant la porte un traîneau stationnait. En tête des trois chevaux, un jeune Tzigane impassible.

Zorka se plaça sur le siège, secoua les guides en poussant un cri aigu. Les trois chevaux partirent comme le vent.

Tout le monde à vu, à l'exposition russe du Champ-de-Mars, ces véhicules à la fois gracieux et commodes ; nous n'en ferons donc pas la description.

Enfouie sous d'épaisses couvertures de peau de loup, emportée en une course vertigineuse, Fabienne ressentait une véritable jouissance à respirer l'air glacé.

Une neige épaisse couvrait la terre. Dirige par un rigoureux hiver, les chevaux la parcouraient avec une facilité extrême et le traîneau, sans arrêt, sans secousse, glissait sur elle sans le moindre effort.

Fabienne s'aperçut qu'elle traversait en tous sens un parc très bien entretenu, aux voies larges, aux allées courbes et gracieusement dessinées.

Ce parc était-il grand ?

Il en avait l'air ; mais l'art avec lequel il avait été tracé pouvait en décupler les voies et donner l'illusion d'un bien plus grand espace.

Après une course rapide, Zorka mit avec peine ses trois chevaux au pas pour les laisser souffler.

—N'est-ce pas qu'ils trottent et galopent bien ? dit-elle, après leur avoir parlé d'une voix caressante. N'est-ce pas qu'ils sont beaux ?... Ils peuvent courir toute une journée et une nuit sans s'arrêter.

Fabienne remarqua l'attelage auquel jusqu'alors, elle n'avait accordé qu'un distrait regard.

Superbes, en effet, noirs, à tous crins, leurs queues et leurs crinières tressées traînant jusqu'à terre.

Bientôt l'attelage passa sur un pont traversant une rivière.

Elle était gelée ; en la contournant le traîneau arriva au bord d'une vaste pièce d'eau unie comme un miroir.

Mlle Chaligny, grâce à l'éducation minutieusement soignée dont l'avaient dotée ses parents, pratiquait avec une égale adresse tous les sports aptes à développer la santé et la force d'une jeune fille.

Elle montait à cheval, elle patinait, elle nageait tout aussi bien qu'une naïade.

Et sans s'en rendre compte, voyant cette nappe de glace qui reluisait et étincelait sous les pâles rayons d'un froid soleil :

—Il ferait bon patiner sur ce miroir.

Elle avait prononcé cette phrase en allemand, prenant peu à peu l'habitude de parler cette langue à Zorka.

—Du moment que cela peut faire plaisir à Son Excellence...

Et, arrêtant l'attelage, la bohémienne sortit du coffre sur lequel elle était assise une paire de patins tout à la fois élégants et solides.

Fabienne avait mis pied à terre et déjà Zorka, jetant la bride sur le cou des trois chevaux, était agenouillée devant elle et lui vissait ses patins.

Elle en chaussa une paire elle-même, et toutes les deux se mirent à glisser et à tourner sur la glace, trouvant à ce passe-temps un réel plaisir.

Le jour tombait vite, le froid l'accompagnait, plus vif encore.

—Retournons, Excellence, retournons, fit la Tzigane, vous allez voir, vous retrouverez en rentrant la chaleur bienfaisante.

En effet, la prédiction de la Tzigane se réalisa. Bien mieux, Mlle Chaligny mangea avec appétit une aile de gelinotte dans sa gelée et but un verre de vin de Chio, ce vin qui possède une amertume si étrangement délectable.

Plusieurs fois durant la semaine Fabienne se promena en traîneau et put patiner sur l'étang.

Cet exercice salutaire, le grand air aidant, la nature reprit bien vite le dessus.

Elle pensait toujours autant à ceux dont elle était séparée ; sa prison, quelque dorée qu'elle pût être, ne lui était pas moins odieuse ; elle ne pouvait se faire à son horrible malheur ; mais avec une énergie surhumaine, elle se répétait sans cesse :

—Si je me laisse abattre, si je ne réagis pas contre l'ennui, si je ne fais pas tout au monde pour me distraire, ou tout au moins pour tuer le temps, je deviendrai folle !... Et jamais je ne reverrai les miens ni Maurice !

Car l'espérance est une plante divine qui repousse quand même, alors que jusqu'à la dernière de ses racines elle a été arrachée.

La pâleur qui avait envahi son adorable visage avait disparu. Elle se sentait de nouveau vigoureuse et vaillante. Elle avait organisé son temps de manière à l'occuper le plus possible.

Le matin elle faisait de la musique, elle peignait ; dans le milieu du jour elle sortait en traîneau. Le soir elle s'absorbait dans une lecture intéressante, s'obstinant à prononcer à demi-voix pour détourner sa pensée de la morne tristesse et comprendre ce qu'elle disait.

Combien de temps durerait cette réclusion, cette séquestration étonnante ?

La force des choses, la froide raison lui répondait :

—Toujours !... Toujours !... Jusqu'à la fin de ta vie !... Ceux que tu aimes te croient perdue...

Et la divine espérance, au contraire, faisait parfois battre son cœur, et lui répétait :

—Dieu aura peut-être un jour pitié de toi.

Il était un point sur lequel son esprit s'arrêtait en y revenant sans cesse.

Pour quel motif avait-elle été enlevée ?

Et alors elle se perdait en conjectures.

Bien des fois elle avait recommencé à interroger Zorka ; mais la Tzigane, toujours et quand même, se renfermait dans le plus étroit des mutismes, laissant entendre avec une terreur non feinte qu'elle serait punie par les plus effroyables châtements.

Elle ne voyait personne, n'entendait personne. Une seule fois, dans le cours de ses promenades à travers le parc, au milieu d'un taillis, elle avait entrevue une forme imprécise, mais cependant réelle, qui aussitôt s'était évanouie.

Zorka avait été, dès la rentrée, questionnée et retournée par elle, mais la Tzigane ne savait rien, ou mieux, n'avait voulu rien dire.

Alors, sa curiosité, bien excusable en pareil cas, demeurait toujours éveillée en face de cet insoluble problème.

Huit jours avaient dû s'écouler encore depuis l'inauguration des promenades dans le parc, lorsqu'un soir, à dîner, Fabienne remarqua, — et elle s'en souvint surtout par la suite, — que les mets dont elle mangea était plus salés que d'habitude.

Aussi fut-elle la première à demander à Zorka ce verre de vin de Chio auquel elle s'était promptement accoutumée et qu'elle buvait le soir avec un réel plaisir.

(A suivre.)